

# LE SPORT COMME PHÉNOMÈNE SURMODERNE

Marc Augé<sup>1</sup>  
entretien avec Gérard Derèze

Partant de ses analyses du monde actuel et ne refusant pas de retourner à ses propres souvenirs et émotions d'amateur de sport, Marc Augé propose une lecture anthropologique des phénomènes sportifs contemporains, de leur médiatisation et de leur participation à ce qu'il appelle la surmodernité. De l'entretien qui s'est déroulé à Paris le 17 janvier 1996, nous reprenons, sur le mode de la conversation, quelques traits qui tantôt évoquent, tantôt proposent une lecture des phénomènes liés à la médiatisation des passions sportives.

**Gérard Derèze:** *Vous avez souvent dit ou écrit, en reprenant les propos de Norbert Elias<sup>2</sup>, que le sport était une clé, voire la clé, de la*

---

<sup>1</sup> Marc Augé est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) à Paris. Il a présidé cette institution pendant dix ans. Il a publié récemment: *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994; *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994. En mars 1995, il a présidé le colloque "Sports, médias et société" organisé par l'Observatoire du Récit Médiatique (ORM) du Département de communication de l'UCL.

<sup>2</sup> Voir essentiellement N. ELIAS, E. DUNNING, *Sport et civilisation*, Paris, Fayard, 1994.

*connaissance de la société contemporaine. Maintenez-vous cette affirmation et comment la justifiez-vous?*

**Marc Augé:** C'est vrai que je suis d'accord avec cette formule de Norbert Elias sur le fait que le sport est le phénomène le plus significatif de la société contemporaine. Je dirais donc volontiers la même chose en me situant cependant d'un point de vue un peu différent. Il me semble qu'Elias met l'accent sur l'apparition du sport moderne qui, dans une perspective historique, se distingue radicalement, par un certain nombre de traits, de tout ce qui le précédait, à savoir des jeux plus ou moins traditionnels comme la soule, etc. Il insiste surtout sur les facteurs qui font du sport moderne un phénomène autonome et inédit, notamment en ce qu'il régule la violence. D'une certaine manière, il y a une violence maîtrisée dans la pratique du sport qui est une façon de sublimer la violence qui est présente dans toute société. Il me semble que l'accent est davantage mis chez Elias sur la pratique sportive, tandis que ce qui retiendrait également et plus particulièrement mon attention, c'est le sport comme spectacle. Le spectacle sportif, à propos duquel on peut se poser beaucoup de questions, me semble assez exemplaire de tout ce qui fait la contemporanéité, cette espèce d'au-delà de la modernité. Et pourquoi? Et bien parce que c'est un spectacle médiatique, médié. Là même où il est spectacle au sens direct du terme, c'est-à-dire dans le stade, il est, en tant que spectacle sportif, l'objet du spectacle que chacun voit dans sa chambre en regardant la télévision.

**Gérard Derèze:** *Vous avez souvent utilisé la notion de "surmodernité". Pouvez-vous la préciser et montrer la particularité du sport médiatisé en tant que phénomène surmoderne?*

**Marc Augé:** Je dirais aussi de ce point de vue que le sport me paraît non pas exceptionnel mais vraiment exemplaire. Prenons rapidement les critères de ce que j'appelle la surmodernité<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> "Surmodernité, par ce terme je voudrais désigner les effets d'accélération, de trop plein, d'excès qui, loin d'abolir ou de dépasser la modernité telle qu'on la concevait au XIX<sup>e</sup> siècle, la surdéterminent et la rendent du même coup moins lisible et plus problématique. (...) Le premier serait l'excès événementiel, autrement dit l'excès d'information qui nous donne légitimement le sentiment d'une accélération de l'histoire. (...) L'excès d'images correspond au second trait (...), à savoir la planétarisation des enjeux ou, si l'on veut, le rétrécissement de l'espace: dans mon petit écran, tous les jours, tous les sports du monde entier. (...) Le troisième trait

D'abord l'accélération du temps, au sens où les événements se bousculent. Il est évident que la surcharge du calendrier sportif, comme le disent les journaux sportifs, correspond à différentes choses dont une certaine augmentation du nombre des sports et une complication du calendrier que j'appellerais "la logique du supermarché". Avant, nous avions des fruits de saison, des légumes de saison, c'est-à-dire une espèce de correspondance entre la consommation et le déroulement du temps. Le calendrier sportif était de cet ordre. Il y avait les sports d'hiver, les sports d'été, etc. Maintenant, comme il faut entretenir le spectacle, on voit que ces calendriers, au sens traditionnel, ont tendance à s'allonger. Le championnat de football commence plus tôt et se termine plus tard, par exemple. Mais il y a autre chose. Ainsi, dans beaucoup de sports, comme le tennis par exemple, la pratique du sport en salle et le fait que les joueurs circulent sur toute la planète font que la compétition est devenue permanent. Il n'y a donc plus de saison au sens strict sinon qu'effectivement des événements se trouvent à des périodes à peu près fixes de l'année, mais le spectacle, lui, est ininterrompu.

Pour ce qui est du rapport que nous pouvons entretenir à l'espace, le sport me paraît également exemplaire sous deux aspects. Au-delà de la circulation des sports et des sportifs sur toute la surface de la terre, on suit, dans certains domaines, avec pratiquement le même intérêt les sports pratiqués localement ou très loin. Dans les journaux du lundi matin, les pages sportives augmentent considérablement et dans des pays d'Amérique latine, par exemple, vous avez tous les résultats, très détaillés, des championnats de football européens et du football américain. Il y a donc cette planétarisation des choses qui va avec le développement des voies de circulation et l'instantanéité de l'information. Du côté de notre regard, et c'est peut-être une considération un peu plus profonde parce qu'elle touche à l'intimité de nos réactions propres, nous avons le sentiment d'avoir une connaissance visuelle du monde entier. Dans le cas du sport, c'est particulièrement étonnant, car que vous voyez en fait, un peu de terre battue, une pelouse, un stade, c'est-à-dire quelque chose de très conventionnel, de peu caractéristique. Même si derrière le terrain de rugby de Cardiff, on voit quelques cheminées qui font un peu

---

caractéristique me paraît être lié à l'excès individuel. On pourrait à ce propos parler d'individualisation des références" (M. AUGÉ, "Sports, médias, société", *Sport*, n°150, 1995, p. 8 et suivantes).

XIX<sup>e</sup> siècle, en règle générale c'est un décor assez anonyme, en tout cas très stéréotypé qui correspond aux nécessités fonctionnelles de l'exercice sportif. Autrement dit, nous sommes partout et nous ne sommes nulle part du fait que nous n'avons de rapport qu'à des images. Nous nous déplaçons de stade en stade, quelquefois d'ailleurs de façon très rapide, mais c'est avec des images qui correspondent à une pluralité un peu abstraite. Alors, ça porte des noms, PSV Eindhoven, Réal de Madrid, circuit de Monte Carlo, mais ce ne sont que des noms. Nous savons que nous sommes ailleurs. Mais nous ne le voyons pas véritablement. Donc cette abstraction du regard, ce phénomène très particulier et très contemporain qui tient au fait que nous entretenons un rapport avec des images qui se substitue à un rapport avec des individus en chair et en os, me paraît particulièrement clair dans le domaine du sport.

Le dernier critère, juste d'un mot, c'est cet excès de l'individualisation, c'est-à-dire que l'on a avec les héros sportifs les mêmes rapports qu'avec les héros de la vie politique ou des variétés, on ne les connaît pas en général, mais on les reconnaît. Ce sont des silhouettes à la fois familières, non connues et reconnues. C'est un peu comme les dieux de l'Olympe et, au fond, ils participent, peu ou prou, à ce monde à la fois quotidien et lointain, proche et distant qui est celui de l'écran. Les présentateurs sportifs, eux-mêmes, font partie de ce monde-là.

Encore un mot sur le caractère abstrait des images médiatisées parce que, dans le sport, il y a quelque chose de supplémentaire qui touche à la performance sportive. Chacun sait que progressivement on saute plus haut, on court plus vite, etc. C'est dû pour une part à l'amélioration des matériels, mais le spectateur lui-même ne voit pas cela. En effet, si vous regardez, pas seulement à l'écran, courir un cent mètres, le fait que quelqu'un mette un centième de plus ou un centième de moins échappe à la perception ordinaire. Donc, on ne peut pas dire que cela ajoute quelque chose à la qualité du spectacle. Au fond, c'est un peu comme si le procédé de la course contre la montre se généralisait. Souvent le spectacle à l'écran devient simplement le déroulement des secondes et des dixièmes de secondes, c'est-à-dire que le spectacle devient chronomètre. Cela me paraît assez exemplaire du moment où l'image bascule dans l'abstraction pure, c'est-à-dire que ce que nous voyons c'est une connaissance. Nous savons qu'il y a eu quelque chose puisqu'on nous le dit et que nous voyons inscrit sur un cadran que le cent mètres s'est couru en un

centième de moins. Alors, tout le spectacle passe par une information dont la représentation est quasiment abstraite. C'est une espèce de comble de la mise en image. C'est le moment où l'on voit comment la mise en image systématique crée paradoxalement de l'abstraction.

**Gérard Derèze:** *Dans le prolongement de ces réflexions, il me paraît moins pertinent, et peut-être excessif, de soutenir que les lieux de la pratique sportive et de l'assistance au spectacle sportif, y compris dans les espaces domestiques, sont en fait des non-lieux<sup>1</sup> au sens où vous les définissez dans vos ouvrages. Qu'en pensez-vous?*

**Marc Augé:** Sur cette question, je serais, comme vous, beaucoup plus nuancé. D'abord nuancé sur le statut de la notion de "non-lieu". Plus j'y réfléchis et plus je pense que la notion n'a d'utilité que si elle est présentée en couple: il y a lieu et non-lieu. Les non-lieux, dans la définition que j'essaie d'en donner, sont des espaces où les présences s'additionnent sans faire sens. Et c'est vrai que sur une autoroute, dans un avion, dans un aéroport, dans les lieux de passage en somme, il y a davantage de solitudes parallèles que de société constituée, au moins à l'échelle où on les appréhende dans le regard. Mais n'importe quel non-lieu peut devenir un lieu, il suffit pour cela qu'un peu de sociabilité se constitue. De même, un même espace peut être à la fois lieu et non-lieu pour des personnes différentes selon qu'elles ne font qu'y passer ou qu'elles y travaillent tous les jours. Je ne voudrais pas durcir, empiriser, assimiler ces notions à des réalités parfaitement découpables dans l'espace. Elles renvoient aussi à la nature du regard qui entretient un rapport avec cet espace. Il y a donc une dimension subjective.

De ce point de vue, l'espace de la célébration sportive est intéressant parce que dans un stade, prenons l'exemple le plus fort, il se passe quelque chose qui est de l'ordre de l'émotion partagée. C'est de l'ordre de l'émotion partagée et pas, à proprement parler, du lien social symbolisé dans la mesure où ce phénomène d'individualités

---

<sup>1</sup> "Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel, historique, un espace qui ne peut se définir comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. L'hypothèse ici défendue est que la surmodernité est productrice de non-lieux, c'est-à-dire d'espaces qui ne sont pas eux-mêmes des lieux anthropologiques et qui (...) n'intègrent pas les lieux anciens: ceux-ci, répertoriés, classés et promus «lieux de mémoire», y occupent une place circonscrite et spécifique" (M. AUGÉ, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 100).

contiguës est tout à fait présent dans le stade. Ce qui est agréable, c'est qu'il y a une espèce de mise entre parenthèses qui fait que vous pouvez parfaitement discuter avec votre voisin. C'est le côté sympathique de la chose d'ailleurs. Mais votre conversation aura trait à la partie en train de se dérouler. C'est donc de la socialité au sens un peu évanescent du terme, mais qui peut éventuellement être intense. Ce sont des lieux de célébration qui sont plus proches du haut-lieu que du lieu anthropologique, si on définit ce dernier par la permanence des relations symbolisées qui s'y inscrivent. Le lieu de célébration, le lieu de festivités est quelque chose d'un peu particulier. Là, plus que jamais, je prendrais le couple lieu/non-lieu pour essayer de caractériser certains aspects et les formes sociales qui y apparaissent. D'autant que maintenant, on ne peut plus parler du stade sans penser que ce dernier fait spectacle pour les milliers ou les millions d'individus qui, isolés devant leur écran, prennent l'ensemble comme spectacle. Les émissions de télévision en jouent d'ailleurs beaucoup lorsqu'elles animent artificiellement un public autour d'un débat ou d'une vedette.

Je pense que les espaces du sport et du spectacle sportif ne peuvent être purement et simplement assimilés à des non-lieux au sens où un stade vide fait non-lieu. Ils doivent être rapportés à une réalité plus subtile, plus partagée qui participe des deux, y compris sous les formes les plus fortes, lorsqu'on considère l'ensemble de la cérémonie sportive comme spectacle médiatisé.

**Gérard Derèze:** *Je me suis permis, dans un texte récent<sup>1</sup>, de reprendre ce rapport lieu/non-lieu et d'en proposer une lecture complémentaire. Me basant sur une assez longue période d'observation dans le stade de football du Sporting de Charleroi, je défends l'idée que non seulement le match renvoie à autre chose puisqu'il est donné à voir et à lire par ailleurs dans les médias, mais que l'expérience d'assistance concrète à un spectacle sportif renvoie aussi, pour les gens qui sont là, à une série d'autres expériences, d'autres configurations expérientielles, qu'elles soient médiatiques ou concrètes. Je propose simplement, à partir de là, de penser le rapport lieu/non-lieu sur le mode plus du rapport lieu/sur-lieu, dans la mesure où, si l'on définit le non-lieu comme un lieu d'actualisation des figures surmodernes de l'excès et de la solitude, on pourrait dire que le sur-lieu est*

---

<sup>1</sup> Voir G. DERÈZE, "Le stade de football. Essai sur la construction sociale et journalistique d'un espace commun", *Études de communication*, n°18, 1996.

*un lieu où les trois figures de l'excès, dont vous avez parlé, trouvent à s'incarner dans une espèce d'exaltation qui renvoie à un espace concrètement et/ou symboliquement partagé. Que pensez-vous de cette dimension de l'exaltation qui renvoie à une certaine forme d'expérience commune et que l'on pourrait conceptuellement surajouter au non-lieu pour en faire un sur-lieu?*

**Marc Augé:** D'une certaine façon, le langage courant rend compte de ce que vous avancez. En effet, on parle de hauts lieux de la pratique sportive et dans ce terme de hauts lieux, il y a cette idée de commémoration, de célébration, moment d'effervescence ou d'intensité. Parler de sur-lieu est alors une façon de joindre, d'utiliser les deux notions en même temps. Je suis tout à fait en accord avec cette démarche. Je pense que si le couple lieu/non-lieu peut servir à quelque chose, peut-être peut-il servir à essayer de caractériser, en termes à la fois spatiaux et de perception, des moments et des espaces où quelque chose se joue, au sens plein, sans nécessairement créer une sociabilité ou une socialité durable, sinon sous la forme du souvenir, de l'habitude, etc. On retrouve donc les dimensions que vous proposez. Ceux qui viennent au stade se distinguent aussi, il y a les habitués, ceux qui viennent presque par hasard, etc. Cet espace même du stade n'a pas la même signification pour chacun.

**Gérard Derèze:** *En renvoyant à ces expériences diverses et multiples, on peut dire que ces lieux de la pratique collective que sont les stades, ou même les espaces domestiques où les spectacles sportifs sont suivis, prennent une coloration sociale particulière. En cela, peut-on dire que les passions sportives, et peut-être essentiellement en ce qui nous occupe ici dans leurs logiques de médiatisation, sont des phénomènes surmodernes?*

**Marc Augé:** Je pense que oui. Bien sûr comme tous les phénomènes surmodernes, ce ne sont pas des phénomènes complètement nouveaux, mais on voit bien où sont les ingrédients. Dans ce sens, la notion d'excès ou de surdétermination me paraît plus intéressante que l'idée de rupture. C'est à la fois la même chose et autre chose parce que les mêmes choses arrivent dans un ordre différent et à un rythme différent. Les passions sportives, avec tout ce qu'elles comportent à la fois de spontané et d'abstrait, me paraissent réussir cette espèce de mélange un peu étonnant qui est peut-être typique de notre époque.

Beaucoup de gens se passionnent pour des héros ou pour des équipes dont ils n'ont vu que l'image. Cela a toujours été un peu le cas. D'une certaine manière, l'adhésion à l'histoire sportive, aux péripéties, aux calendriers sportifs passe toujours un peu par ce mode de représentation. Ainsi, je me rappelle quand j'étais jeune, en vacances en Bretagne, je me précipitais au bistrot pour voir, quand on rentrait de la plage, le résultat de l'étape du Tour de France. J'étais pour Fausto Coppi. Ce n'était pas le champion français qui me passionnait, c'était Fausto Coppi. C'était déjà l'Europe. Il transcendait les passions nationales ou nationalistes. J'éprouvais une vive satisfaction à voir le classement même. Tout cela, c'était de l'imagination.

Aujourd'hui, le problème c'est qu'avant l'imagination, il y a l'image, l'image avec son insistance. On peut penser au Tour de France pour voir tout ce que l'image télévisée porte de poids de paysages, par exemple. Tout ce qu'elle apporte de réalité. D'une certaine manière, elle rend encore un peu plus abstraites les réalités de la course. On invite les gens à se passionner pour les tactiques respectives d'équipes qui portent des noms de produits de toilette ou d'autres produits. Souvent il arrive, ce qui laisse un doute sur l'efficacité publicitaire de la chose, qu'on connaisse bien le nom de l'équipe et que l'on sache que c'est une marque de quelque chose, sans pour autant se rappeler quel est le type de produit qui y correspond. Si on m'avait dit il y a quarante ans, quand je m'arrêtais devant le bistrot pour voir les résultats, qu'on m'inviterait plus tard à m'enthousiasmer pour les rites collectifs d'une équipe qui porte un nom de lessive, cela m'aurait étonné.

**Gérard Derèze:** *Dans un texte de 1982<sup>1</sup> que de nombreux auteurs travaillant sur le sport citent souvent, vous aviez écrit: "Pour la première fois de l'histoire de l'humanité, des millions d'individus s'installent dans leur hôtel domestique pour assister, participer à la célébration d'un même rituel". Est-ce que, quinze ans plus tard et avec l'évolution que l'on connaît et que vous venez d'évoquer et de préciser, vous soutiendriez toujours la même chose et, plus précisément, est-ce que vous soutiendriez toujours l'idée du rituel et de l'assistance au rituel, au sens plein du terme et via les médias, dans les espaces domestiques?*

---

<sup>1</sup> M. AUGÉ, "Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse", *Le Débat*, n°19, 1982, p. 59-67.



**Marc Augé:** Dans le texte que vous évoquez, je parlais du spectacle sportif comme rituel, c'est-à-dire que ses aspects ritualisés formellement me paraissent en effet évidents, si on prend les conditions de temps, d'espace et de célébration. Et même avec une forme d'authentification particulière puisque le résultat du match est inclus dans la célébration. D'une certaine manière, c'est la perfection du rituel. Son accomplissement même apporte quelque chose car les gens sortent dans un état d'esprit qui n'est pas nécessairement celui qu'ils avaient en arrivant. Quelque chose se passe. Donc, de ce point de vue, j'assimile bien le spectacle sportif à la forme d'un rituel, mais j'insiste sur le mot forme. En effet, le rituel comporte quelque chose de supplémentaire, me semble-t-il. L'activité rituelle, qu'étudient les ethnologues, crée du sens social, de la relation sociale ou essaie d'en créer. Quelqu'un change de statut, ou on change de roi, ou on essaie que le changement de saison ne compromette pas les modalités de la vie sociale. Le rituel politique, tel qu'il se célèbre à la télévision lors de l'intervention d'un chef d'État par exemple, essaie de changer des adhésions politiques, de faire adhérer à un projet. Donc, il y a toujours cet effort, au travers de l'activité rituelle, soit sous forme directe, soit sous forme indirecte, de créer du lien, du sens social, éventuellement en le faisant bouger.

Dans le spectacle sportif, il est possible que les gens sortent plus heureux, plus légers, plus apaisés. Ce serait de l'ordre de la catharsis. Mais un rite ne peut se définir simplement par d'éventuels effets indirects. Je dirais donc que c'est plutôt comme un rituel que fonctionne le sport. Évidemment, il y a des moments où la frontière entre la comparaison, c'est-à-dire que le sport est considéré comme un rituel, et l'identité, c'est-à-dire que le sport est un rituel, se réduit encore. Ainsi dans l'idée du grand affrontement sportif international où un peuple entier se rassemble, nous sommes quand même dans quelque chose qui même littéralement ressemble très fort à un rituel, mais un rituel de type un peu exceptionnel parce que toutes les rencontres n'ont pas cet impact. Donc, on serait plutôt dans une de ces situations limites où il faut ritualiser, mais il manquera toujours cette idée du lien social nouveau qui peut se créer ou se réaffirmer ou se reconstruire au travers de l'activité rituelle. Voilà la distinction que je ferais.

**Gérard Derèze:** *Mais alors, dans les pratiques d'assistance médiatique, quand les gens sont chez eux face à cet objet crucial de la*

*médiatisation qu'est aujourd'hui leur poste de télévision, existe-t-il aussi des formes de rituel ou des formes de quasi-rituel? Qu'est-ce qui se joue dans ces situations de réception où l'on peut trouver la présence active de logiques d'expériences partagées.*

**Marc Augé:** Il existe sûrement des expériences partagées, en ce sens que si l'événement est fort, si c'est une grande occasion sportive, le plaisir sera de venir à plusieurs devant un poste. Autrement dit, le plaisir consistera non pas simplement à voir le spectacle, mais à se créer une espèce de petit spectacle intime. De ce point de vue, on réintroduit la célébration dans ce second degré qu'est l'assistance au spectacle télévisé. De la même manière qu'il n'est pas très concevable de regarder un match tout seul dans un stade de soixante mille places, on a du mal à s'enthousiasmer si on est seul sur les gradins et puis de voir deux équipes s'affronter. D'une certaine manière, quand il y a un événement sportif ou un événement politique qui se rapproche un peu du sport comme l'élection d'un président de la République par exemple, généralement on est à plusieurs devant l'écran.

**Gérard Derèze:** *Vous écriviez qu'on bondissait en même temps dans tous les salons...*

**Marc Augé:** Voilà, ça c'est l'autre aspect. C'est qu'effectivement, dès lors qu'ont peut être sûr de voir tous les petits écrans s'allumer à la même heure, on est dans autre chose que la simple dégustation solitaire. La conscience que quelques millions d'autres sautent en même temps que vous dans leur fauteuil introduit quelque chose qui rapproche de la célébration et de tout ce que vous appelez sur-lieu tout à l'heure. Cela rapproche aussi la célébration du rite au sens fort et au sens plein du terme. Donc, là encore, il y a des proximités qui s'affirment. Il y a entre les notions que nous pouvons utiliser et la distinction que nous pouvons faire entre l'emploi du mot rituel comme métaphore et l'emploi du mot rituel au sens plein, des intervalles qui changent, des écarts qui évoluent. Dans ce que vous évoquez, je crois que l'écart est minimal.

**Gérard Derèze:** *Si on se place du point de vue de la réception médiatique et donc du point de vue des gens qui accèdent de façon très régulière à de l'image, à de l'analyse, à du commentaire sportifs, comment pensez-vous qu'aujourd'hui les logiques d'identification et*

*les processus de construction identitaire peuvent être actifs ou sont actifs dans la vie quotidienne, courante?*

**Marc Augé:** Là encore les choses sont assez difficiles à apprécier d'autant qu'il peut y avoir des variabilités individuelles. A première vue, je distingue deux mouvements qui sont peut-être antagonistes. Dans le spectacle télévisé, y compris dans les émissions présentées régulièrement à la télévision par des présentateurs qui sont toujours les mêmes, il y a un calendrier du reportage et donc une certaine familiarité qui s'établit, de façon abstraite bien sûr parce qu'elle est en fait établie avec l'image. Apparaît alors une certaine régularité dans l'organisation même de la vie individuelle, c'est-à-dire qu'il y a des gens qui incontestablement vivent avec l'idée du programme sportif qu'ils verront à la télévision tel ou tel jour et plus particulièrement pendant le week-end. D'une certaine façon, on peut dire que cela ressemble un peu à la manière dont d'autres activités, par exemple religieuses, pouvaient structurer l'emploi du temps hebdomadaire. De ce point de vue et quel que soit le jugement de valeur qu'on puisse porter là-dessus, il y a quelque chose de structurant, au sens où un rapport s'établit entre un individu, une conscience individuelle et son insertion dans le temps et dans l'espace.

On peut imaginer à l'inverse que le fait de ne pas avoir d'emploi du temps du tout est quelque chose de déstructurant et que la personnalité peut se dissoudre. Donc l'idée qu'il y a un certain ordonnancement du temps, fût-ce par rapport à des retransmissions sportives, est quelque chose qui ne peut pas être considéré comme le contraire d'une structuration de l'individu. Peut-être y a-t-il des personnes âgées, notamment, et un peu seules qui ne survivent, au sens presque symbolique du terme, qu'à la faveur de ce lien avec une régularité d'ordre temporel? C'est le premier aspect des choses.

Le deuxième aspect des choses aurait trait à l'identification. Là, je serais beaucoup plus inquiet en dépassant le problème du spectacle sportif en lui-même. Le stade du miroir si l'on en croit la psychanalyse, c'est le moment où le tout jeune enfant découvre son image comme celle d'un autre et comprend que c'est lui. La présence prolongée devant l'écran, devant des images d'autres, pour autant qu'elle conduit à des identifications ou à des passages de l'autre côté de l'écran, propulse bien l'individu vers un autre mais qui n'est pas lui. Le procédé peut alors être complètement inverse et il peut y avoir

une captation du je, qui est devant l'écran, par les images qui sont dans l'écran.

Certes mon langage est un peu métaphorique, mais pas complètement. On peut aller jusqu'à penser que l'autre est une espèce de je de substitution. Nous serions là dans des formes particulièrement denses d'aliénation à la télévision. Il n'est cependant pas complètement exclu que l'imaginaire individuel, suite à trop de contact avec l'image, ne s'appauvrisse. Je verrais plutôt alors une perte de substance, d'effritement de l'individu.

Même si cette interprétation rapide est un peu risquée, on peut peut-être dire que le spectacle sportif est moins aliénant que d'autres, dans la mesure où ce ne sont pas des personnages de fiction, ce ne sont pas des personnages sur lesquels on peut trop projeter quelque chose de soi. C'est-à-dire que tout est dans l'effort physique. Il y a donc un jugement sur la performance ou même dans des émotions assez primaires parce que le but est marqué ou parce que le coup est bien placé. D'une certaine manière, cela menace peut-être moins l'imaginaire individuel que des formes plus fictionnelles de spectacle.

Le sport est peut-être un mensonge, mais ce n'est pas à proprement parler une fiction.

**Gérard Derèze:** *Dans cette perspective et en prenant en considération les configurations médiatiques où l'on retrouve la télévision, la radio et la presse écrite, est-ce que le sport peut contribuer à des constructions collectives, voire à des revendications identitaires?*

**Marc Augé:** Certainement. Si je ne connais pas bien quelqu'un, si c'est quelqu'un qui ne travaille pas dans les mêmes domaines que moi ou qui appartient à d'autres groupes sociaux, s'il y a bien un sujet sur lequel nous pouvons partager quelque chose, c'est tout d'un coup en se mettant à parler de sport. Cela peut établir une vraie complicité, dans la mesure où il y a une connaissance, une information partagée. C'est l'occasion, le point de départ pour quelque chose. Là encore, les choses sont partagées. Moi, j'aime bien les gens qui aiment le sport et j'aime bien le regarder. Je veux dire que j'ai toujours ressenti comme une espèce de chose tout à fait positive le fait que, transcendant les classes et les positions, un échange tout à fait vrai, tout à fait aimable, tout à fait informé puisse se faire à propos des performances de tel ou tel club sportif.

Cette vertu a cependant ses limites évidentes. On voit bien comment autour d'un monde du sport, des univers un peu analogues aux cosmologies des sociétés traditionnelles peuvent se constituer ou, comme le dit le langage commun, on ne pense plus, on ne jure plus que par le spectacle sportif. C'est ce que certaines femmes reprochent, dit-on, à leur mari.

Au fond, je n'ai que des choses très banales à dire là-dessus. Je pense que tout cela peut aller jusqu'à l'invasion complète et c'est alors un enfermement qui est d'une nature extraordinairement abusive. Dès lors que l'on se trouve dans un système clos où les seuls repères sont fournis par le domaine sportif, comme ils pourraient l'être par d'autres domaines, on est dans une espèce de phénomène sectaire. Évidemment, c'est éminemment appauvrissant. Pour autant que le sport soit plutôt conçu comme une médiation, c'est-à-dire comme l'occasion d'une prise de parole et d'un échange, il fonctionne véritablement comme élément social et sociologique. Autrement dit, et c'est là que l'autonomie du sport est tout à fait relative, le statut du sport dépend de l'état du symbolique et du social en général. S'il occupe toute la place, c'est qu'il y a des failles, des manques. S'il n'occupe aucune place, c'est sans doute qu'il y a aussi des manques, car il est normal que l'on s'intéresse aux expressions du corps, aux plaisirs du jeu, aux incertitudes de l'événement. Donc là encore, je crois qu'il faut faire un pari pour la totalité. On ne peut parler du sport, de son rôle, y compris comme spectacle, qu'en prenant en considération l'ensemble de la situation sociologique. Aujourd'hui, si l'on s'interroge sur le spectacle sportif, c'est sans doute parce que nous y sommes aussi invités par une espèce de constat d'une crise un peu plus générale du symbolique, de la représentation, du social. Alors, lorsqu'on s'interroge là-dessus, le sport apparaît évidemment soit comme symptôme soit encore comme palliatif. Il est sans doute à la fois l'un et l'autre.

**Gérard Derèze:** *Est-ce qu'une façon de faire le pari de la totalité serait de soutenir que le sport, envisagé à la fois dans ses logiques de pratique, d'assistance, de commentaire, de spectacle et de commentaire sur le spectacle, puisse être considéré comme un fait social total?*

**Marc Augé:** Absolument. C'est même un fait social total très exemplaire parce que, même si je n'insiste pas sur les aspects esthé-

tique, économique, social, de mode, de recrutement, etc., le spectacle sportif nous donne l'image de ce que pourrait être le fait social total révisé par Lévi-Strauss lorsqu'il dit que c'est aussi la conscience qu'en prend chacun des participants. Idéal impossible, idéal de romancier et surdivin, mais après tout l'audimat est une approximation statistique d'un événement sportif vécu par des millions de gens. Mais le problème du fait social total aujourd'hui, et cela introduirait à des réflexions en profondeur sur la contemporanéité, c'est qu'il faut bien situer un fait dans son contexte. Bien sûr, le contexte a toujours été important, notamment pour les anthropologues qui étudient des petits groupes et des événements restreints qu'ils doivent situer dans leur contexte.

Aujourd'hui, de fil en aiguille, le contexte c'est toute la planète, même si l'on part d'un petit groupe plus ou moins isolé parce que les gens qui le composent ont au moins un ou deux postes de radio, des télévisions. On ne peut pas les appréhender dans leur réalité complète sans prendre en considération ces échos planétaires. Pour le sport, c'est encore plus évident parce que le système sportif lui-même fonctionne à l'échelle globale et qu'on ne peut pas, même techniquement, apprécier les performances d'une équipe sans penser à ce que font ses équivalents ailleurs et parce qu'il y a des championnats et des coupes organisés à l'échelle du globe. De plus, ce phénomène lui-même n'est que l'illustration, l'expression ou l'une des modalités de ce qui concerne la planète dans son ensemble sous d'autres aspects...

**Gérard Derèze:** *Ce qui veut dire que l'on pourrait presque parler d'un excès de contexte qui dépendrait des excès d'espace, de temps et d'individualisation caractéristiques de la surmodernité?*

**Marc Augé:** Tout à fait et cela se voit très bien dans le sport. C'est peut-être le sens du professionnalisme. En effet, quand on dit que le sport amateur n'est plus possible, on peut se demander pourquoi? Ce n'est pas une nécessité liée au spectacle. C'est très beau le sport amateur et encore une fois si les gens courent en 11 secondes 4 au lieu de courir en 9 secondes 9, la course peut être tout à fait passionnante à suivre. C'est l'intégration à un mode de fonctionnement technologique, économique qui se retrouve là comme ailleurs.

**Gérard Derèze:** *Je serais peut-être un peu moins affirmatif que vous quant au fait que le sport amateur ne se distingue pas du sport*

*professionnel du point de vue du spectacle. Quand on prend l'exemple de la course, les distinctions sont disons peu ou pas visibles pour tout un chacun. Mais si l'on prend l'exemple de sports qui nécessitent de mettre en place des dispositifs tactiques collectifs ou esthétiques, le niveau de la pratique proposée peut être distingué par un observateur commun.*

**Marc Augé:** Oui et non. J'ai ainsi le souvenir de plaisirs intenses que j'éprouvais au lycée à suivre les rencontres. Bien sûr dès lors qu'on est dans la logique d'un spectacle médiatique destiné au monde entier, il est évident que les Harlem Globe Trotters fournissaient un autre spectacle que l'équipe de Nogent. Mais il n'est pas vrai que les amateurs soient mauvais car dans des matches universitaires ou autres, il y avait, par exemple en basket, pas mal de paniers marqués. Je ne veux bien sûr pas nier l'évidence. On peut même penser qu'avec les modes d'entraînement et les nouveautés, une bonne équipe actuelle battrait les meilleures d'il y a trente ou quarante ans. Ce dont je suis moins sûr, c'est que l'émotion et la qualité du spectacle, au sens non pas de sa qualité intrinsèque mais de l'émotion qui peut s'attacher à l'événement sportif, soient moindres. Cela peut même être tout à fait le contraire. Ainsi, regardez un match de tennis aujourd'hui, c'est ennuyeux comme la mort. Ils sont évidemment très forts, ils cognent comme des brutes, ça file et d'ailleurs on nous dit qu'«il a servi à 195 kilomètres à l'heure». Je ne veux pas être prophète, mais si cela continue de cette façon, bientôt plus personne ne regardera le tennis. Et tout un système, avec beaucoup d'argent, s'effondrera. Ou alors on changera les choses: on dira qu'il faut un seul service et pas deux. Ces raffinements ne sont pas des raffinements pour l'accroissement de l'émotion sportive, mais qui sont au contraire des raffinements contre la perte de cette émotion sportive. Ainsi, le rugby qui va se professionnaliser, sera joué par des gens plus forts au sens physique du terme, par des gens mieux entraînés, il n'est pas dit que cela sera un spectacle plus intéressant, plus beau qu'il ne l'était précédemment, en tout cas pour l'amateur spectateur. En fait, ce qu'on appelle l'amélioration des sports, c'est peut-être la lutte contre l'érosion du spectacle. Je ne pense pas que j'énonce là un paradoxe et je serais prêt à tenir cette position.